

« Face à une statue d'Apollon »

Saül Tchernikhovski

Traducteur : Michel Garel.



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4125>

DOI : 10.4000/labyrinthe.4125

ISSN : 1950-6031

Éditeur

Hermann

Édition imprimée

Date de publication : 15 février 2011

Pagination : 77-79

ISBN : 9782705680541

Référence électronique

Saül Tchernikhovski, « « Face à une statue d'Apollon » », *Labyrinthe* [En ligne], 36 | 2011 (1), mis en ligne le 01 février 2013, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/labyrinthe/4125> ; DOI : 10.4000/labyrinthe.4125

« Face à une statue d'Apollon »

Saül TCHERNIKHOVSKI

Comme d'autres grands auteurs russes de son temps (Anton Tchekhov, Mikhaïl Boulgakov), Saül Tchernikhovski (1875-1943) est médecin, à ceci près que ce sioniste ardent, infiniment cultivé et curieux de toutes les littératures européennes, écrit en hébreu. Il n'est pas un enfant du ghetto, ni du shtetl. Il naît à Mikhaïlovsk, en Crimée, où la population juive est largement minoritaire, au sein d'une famille éclairée qui lui fait apprendre, outre le russe, l'hébreu, le grec, le latin, le français, l'allemand, l'anglais... Le numerus clausus des Juifs en vigueur dans les universités du tsar le contraint à aller faire sa médecine à Heidelberg et à Lausanne. Pendant la Première Guerre mondiale, il est médecin militaire dans l'armée russe. Il ne s'installe en Palestine qu'en 1931, à l'âge de 56 ans, et il y exerce comme médecin scolaire. Il est, avec Hayyim Nahman Bialik (1873-1934), le plus grand poète hébreu de ce premier tiers du xx^e siècle, mais, contrairement à ce dernier, d'éducation beaucoup plus traditionnelle, qui se fera le chantre des traditions ancestrales, Tchernikhovski ne pêche pas dans les eaux claires de l'orthopraxie juive. Il navigue sur des eaux mêlées, sinon troubles, qui ne montrent pas grand souci des doctrines officielles du judaïsme... Se définissant comme un « Athénien hébreu », épris de beauté, de sensualité et de joie de vivre, son poème « Face à une statue d'Apollon » fit en son temps sensation et scandale. La célébration du dieu hellénique lui est surtout occasion de faire le procès du ritualisme juif, à ses yeux sec, figé et stérile. Convaincu que le modèle d'un peuple nouveau régénéré sur une terre nouvelle était les héros juifs de l'Antiquité, son dieu ne se nomme ni Eloqim, ni Adoshem, mais Jéhovah. Sans qu'il le soit lui-même, il influencera grandement en Palestine la pensée et l'idéologie du mouvement littéraire des Cananéens.

M. G.

Face à une statue d'Apollon

Je viens à toi, dieu oublié du fond des âges,
Divinité d'alors et autres jours d'antan,
Régnant sur les remous d'hommes très-vigoureux
Jeunesse qui avait la force de la houle !
Dieu d'une ère de puissants et de géants,
Génération qui, sur terre, de son bras
Vainquait jusqu'aux confins des habitants des cieux,
Et dont les fils siégeaient au milieu des héros,
Le front, ceint de lauriers, couronné de fierté,
Maîtres de leurs statues, car ils leur ressemblaient,
Ajoutant leurs discours à l'assemblée des dieux :
Une génération du divin sur la terre,
Ivre de vivre à plein, étrangère aux tourments
D'un peuple souffreteux, de la dolente plèbe ;
Dieu de jeunesse frais, splendide et magnifique,
Gouverneur du soleil, des secrets de la vie,
Tout embrumé de chants aux couleurs de trésor,
Aux mille vagues d'une mer de mélodies,
Dieu de la joie de vivre en abondance et gloire,
Et de force de vie aux chatoyantes teintes,
C'est à toi que je viens – me reconnais-tu donc ?
Je suis le Juif : nous nous heurtons depuis toujours !..
Les eaux de l'océan, entre les continents,
Échoueraient à remplir de leur fracas hurlant
L'abîme béant qui se déploie entre nous.
Les cieux et l'étendue des plaines ne pourraient,
S'ils se dilataient, combler l'abyssale faille
Séparant la Loi de mes Pères de la foi
De tes adorateurs. Ouvre ton œil sur moi !
Je suis allé plus loin que tous ceux avant moi,
J'ai fait plus de chemin que tous ceux après moi,
Sur la voie où l'homme erre, abonné au trépas,
Aussi le premier suis-je à revenir à toi,
Au moment où la mort me répugne à jamais,
À l'instant où je romps les entraves de l'âme,
Mon âme qui se plaque et se colle à la terre.

« Face à une statue d'Apollon »

Vieux, le peuple, et son dieu a vieilli avec lui !
Les passions coupées chez ceux qui sont sans forces
Du cachot ancestral renaissent à la vie.
À moi Dieu, sa lumière ! crient en moi tous les os,
La vie, oh, la vie ! Le corps entier, chaque veine,
La lumière de Dieu, la vie !..
... Je viens à toi.
Oui, je viens à toi, courbé devant ta statue,
Ta statue – signe du luminaire de vie !
Je me courbe, et me rends au bien et au sublime,
Face à ce qu'on exalte à la face du monde,
Devant toute la beauté de la création,
Et qui est au plus haut du secret du cosmos,
Je me courbe et m'incline. Je m'incline et me courbe
Devant la vie, et la vaillance, et la beauté,
Devant les choses précieuses dérobées
Par les charognes et le sperme des humains
Rebelles à la vie accordée par la main
De mon Dieu Tout-Puissant, Dieu du désert secret,
Dieu des hommes qui conquièrent Canaan
Tel un vent d'ouragan, pour Le neutraliser
En L'attachant avec les liens des phylactères...

Odessa-Heidelberg, 1899.

Traduit de l'hébreu par Michel Garel.